

Il reste encore des places au paradis

Gunhild Lorenzen, Christian Büttner, Jacqueline Tabuteau · 2022

Texte choisi : Barbara (Cissac)

Barbara (Cissac) Par une belle journée médocaine ensoleillée, nous sommes assises, Barbara et moi, dans son jardin ombragé. Le portail du jardin reste ouvert et les chiens doivent donc rester dans la maison. « Sinon, ils s'échapperaient. Ça nous est déjà arrivé. » J'ai un chien, moi aussi, et je comprends la situation. Nous voilà donc sans chien autour de la table de jardin, à boire de l'eau pour résister à la grosse chaleur. Barbara raconte : « Avant de venir nous installer dans le Médoc, mon mari et moi vivions à Francfort. Dans un lotissement non loin du centre, dans lequel je ne voudrais pas retourner. En aucun cas. Je ne voudrais pas retrouver cette sensation d'être les uns sur les autres. En 2010, nous avons décidé de partir, ça a fait 10 ans en avril. » Elle semble songeuse. « J'ai toujours aimé la France », continue-t-elle. « Le premier contact a eu lieu quand j'avais 14 ans : j'ai participé à un camp franco-allemand. A cette époque, je ne parlais pas du tout français, et j'étais attirée, pour une raison quelconque, par la culture et le style de vie français. Qui sait pourquoi ! Alors, quand l'occasion s'est présentée de participer à un échange scolaire avec une école de Paris, j'étais tout feu tout flamme. C'est comme ça que mon histoire d'amour avec la France a commencé. Plus tard, quand j'ai fondé une famille, nous passions toujours nos vacances sur la côte atlantique. Et un beau jour pendant ces vacances, j'ai eu une certitude : « Je voudrais bien habiter ici, un jour. Déjà à l'époque, je trouvais les gens plus ouverts et moins compliqués qu'à Francfort. Et je pense exactement la même chose aujourd'hui. Avec une expérience plus longue de la France, je peux dire qu'ici, tout n'est pas bien en ordre et super organisé, du moins pas ici, dans le village où nous habitons. Peut-être que c'est la mentalité allemande du petit-jardin bien-propre et qui ne me convient pas. » Après une longue respiration, elle reprend : « Mon mari et moi, chaque fois que nous passions nos vacances dans cette région, parfois aussi plus au sud, à Arcachon, à Lacanau, nous trouvions ça formidable : la mer... et puis nous aimons les vignobles, ces immenses champs de vignes. C'est beau, tout simplement ! C'est une région magnifique, et c'est ça qui nous a fascinés.

On aurait aimé s'installer plus près de la mer. Mais les maisons en bord de mer étaient trop chères pour nous, inabordables. Nous avons cherché une maison qui soit à une distance acceptable de la mer et nous avons trouvé cette belle bâtisse pleine de style, ici en Médoc. On aime cet endroit : les odeurs, le calme, le vin et la cuisine d'ici ! » Elle revient au début de son histoire. « En 2000 -il y a 22 ans donc-, pour préparer notre installation ici, mon mari et moi avons commencé à suivre des cours du soir en français. Ça faisait 10 ans de préparation ; apprendre une nouvelle langue pendant 10 ans, c'est déjà une sérieuse préparation. Mais on est allemand, non ? Ha ! Chaque cours ne faisait qu'augmenter notre désir de partir. Imaginez-vous ça : dès les premiers cours, on disait toujours : « Bonjour, on voudrait bien habiter en France. » Pour nous, c'était évident que nous ne voulions pas attendre d'être à la retraite et donc, après mûre réflexion, nous avons décidé de vendre le cabinet à Francfort, de laisser les enfants devenus adultes vivre leur vie et de quitter l'Allemagne. Voilà. « Y a-t-il des moments où vous regrettez votre décision ? » demandé-je. « Non, pas du tout. Nous ne retournons d'ailleurs pour ainsi dire plus à Francfort, tout au plus pour des événements familiaux importants, comme les mariages ou les enterrements. C'est tout. Et c'est aussi beaucoup plus agréable pour les amis qu'on a laissés et nos quelques parents de venir ici en Médoc et de déguster le vin sur place.

Nous habitons toute l'année là où les autres passent seulement les vacances. » Elle rit. « Pour moi, retourner vivre en Allemagne est inimaginable. Notre maison est ici. Nous vivons ici. » « On entend que vous êtes heureux de votre décision. » « Oui, vraiment, nous le sommes. Et je ne voudrais pas trop bouger non plus, car je travaille comme webdesigner, c'est-à-dire que je suis en télétravail », explique Barbara. « Je conçois et je gère des sites internet pour des clients. Ce n'est pas un travail à plein temps, mais c'est mon travail. Et on a beaucoup à faire avec le jardin. Nous avons des poules, un chat et deux chiens, avec lesquels on se balade régulièrement. Et même après dix ans, la rénovation de notre maison n'est toujours pas finie, il y a toujours quelque chose à faire. » Je regarde autour de moi : en tout cas, le jardin est très agréable. Je me sens bien, assise à l'ombre de l'arbre. « Parlez-moi de vos contacts sociaux ! » « Malheureusement, nous n'avons pas beaucoup de contacts avec des

Français » regrette Susanne. « Un couple d'amis a déménagé et, jusqu'ici, nous n'avons pas encore de nouveau contact. Nous discutons un peu avec les voisins, bonjour-bonsoir, et quand nous promenons les chiens, on rencontre toujours des gens. Mais nous n'avons pas un cercle d'amis, ici. Nous avons conservé nos amis en Allemagne, mais ils ne viennent pas souvent nous rendre visite. Je dois dire que nous sommes aussi plutôt introvertis et que nous aimons rester chez nous » ajoute-t-elle. « Donc on ne se sent pas seuls ou isolés. On aime être ici, tout simplement. » Elle me regarde, l'air heureux. « Je ne voudrais pas retrouver la vie à Francfort. Nous travaillions beaucoup, nous faisions beaucoup de choses, sur le plan culturel, et au bureau nous avions pratiquement toutes les 5 minutes une nouvelle personne en face de nous. Un beau jour, on en a eu assez. C'était trop. C'est pour ça aussi que nous apprécions beaucoup maintenant d'être tout simplement au calme. Ce n'est pas un sentiment d'isolement. C'est le calme et la sérénité. » Et elle continue : « Nous sommes satisfaits de notre vie. Mais plus tout à fait sans restriction. Le village a hélas beaucoup changé. Ici au début, il y avait 1700 habitants, maintenant il y en a 2400. Ça construit partout. Dans chaque recoin. Mais c'est comme ça partout dans le Médoc, je crois, à quelques exceptions près. Il y a beaucoup plus de circulation et aussi beaucoup plus d'imprudences et de gens qui roulent trop vite. C'était plus calme ici, autrefois. Mais dans l'ensemble, ça va. Nous avons de l'espace, nous sommes relativement à l'écart et nous ne sommes pas obligés d'être au bord de la route. Pour ça, c'est bien. C'est notre endroit, on ne le quittera pas. Les ponts avec l'Allemagne sont rompus. Et si l'examen à passer pour obtenir la nationalité française n'était pas si compliqué, tu serais maintenant en train de discuter avec une Française. » (Rires.) Je demande : « Et comment ça se passe avec l'administration française ? » « Notre français est assez bon pour tout comprendre. Mais bien sûr, ce n'est pas tout à fait comme en Allemagne. Bien sûr, nous sommes en France. C'est un peu spécial, » dit-elle. « Il y a beaucoup d'abréviations qui ne sont pas expliquées. Par exemple, je me suis longtemps demandé ce que signifiait ACCA. J'ai fini par comprendre qu'il s'agissait d'une société de chasse. Mais, à ce jour, je ne sais toujours pas ce que ces lettres veulent dire. Ah ! et avant d'oublier, je voudrais mentionner quelque chose de très positif, à savoir le système français de sécurité sociale. C'est assez inhabituel de devoir toujours payer tout de suite. En Allemagne, ça se passe autrement. Mais comme ça, le médecin sait tous les soirs exactement combien il a gagné dans la journée². Ce n'est pas tout à fait vrai : les Français présentent leur carte vitale, le paiement se fait par l'intermédiaire du système de sécurité sociale. Malheureusement, on ne peut avoir une carte vitale que si on paie l'impôt sur le revenu en France.

Et donc, le positif : ma belle-mère a vécu chez nous jusqu'à l'année dernière. Et quand elle a dû être hospitalisée ici, ça n'a posé aucun problème. Quand elle est sortie de l'hôpital, une infirmière est venue s'occuper d'elle chez nous, à domicile. C'était formidable, c'était vraiment bien. J'ai trouvé que c'était une très bonne infirmière, compétente, gentille et aimable. » « C'est bon à savoir. » « Et s'il y a d'autres Allemands qui envisagent de s'installer ici, je peux juste leur conseiller de ne pas attendre d'être à la retraite. Je crois que nous n'aurions plus eu l'élan nécessaire. 50ans, c'était le bon moment. Je ne peux que répéter : pour nous, c'était la bonne décision pour le bon endroit : on se sent bien ici ! » « Susanne, merci pour cette conversation pleine de sincérité ! » Je vois les chiens qui attendent patiemment, derrière la porte de la maison, que je m'en aille enfin et qu'ils puissent avoir à nouveau tout le jardin pour eux. Le portail du jardin se referme derrière moi et je les entends se ruer dehors.

Prisonniers de guerre allemands en Médoc

Société Archéologique et Historique du Médoc · 2020

Textes choisis : contexte et témoignage

L'histoire récente du Médoc n'a que rarement fait l'objet d'un intérêt d'une certaine ampleur ; la dernière fois, ce fut probablement pour les derniers jours de la Seconde Guerre mondiale, lorsque le Médoc septentrional, devenu sous occupation allemande la « forteresse Gironde-Sud », fut libéré dans la seconde moitié d'avril 1945. Avec la reddition des dernières unités allemandes dans cette région, environ 3 000 soldats allemands sont partis en captivité. Bien que par la suite beaucoup d'entre eux aient passé deux ans ou plus dans le Médoc, et que certains y soient demeurés pour le reste de leur vie, leur souvenir s'est comme évaporé, à l'exception de quelques traces ponctuelles.

l'interrogatoire, on me sort brutalement : je dois me tenir debout à 10 cm du mur vert de la baraque et regarder le plein soleil. Un Somalien me tient sa baïonnette sous le menton. Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? C'est parce que je commandais un point de passage ? La nuit, tout le monde doit se coucher en plein air, en plein froid, serrés les uns contre les autres. La tête sur les briques. Les premiers jours, on n'a rien à manger. Le soleil nous dessèche, nous donne une soif extrême. Les litres d'eau dans les estomacs vides n'étanchent pas la soif. Et la nuit, on a la vessie pleine. Se redresser, bouger, se tourner est interdit sous peine de mort : quand quelqu'un bouge, une mitraillette tire au-dessus de nos têtes. On doit faire nos besoins sur place, là où on est couché . Le récit ci-dessus provient d'une recherche sur Internet, et nous ne connaissons pas d'autres détails, par exemple le sort ultérieur de l'auteur. Le reportage suivant, sur le camp de prisonniers de Hourtin, provient également d'Internet : Bien sûr les mois et les années vécus en captivité se révélaient riches en expérience et en ingéniosité. On trouvait chez les prisonniers non seulement de la résignation